

DE LA MÊME AUTEURE

Chez le même éditeur

LA BOSSE, 2000.
DÉPANNAGE, 2002.
CAKE ! *suivi de* IL AURAIT SUFFI QUE TU SOIS MON FRÈRE,
2002.
LE GROENLAND, 2003.
L'INFUSION, 2004.
DÉSERTION, 2005.
LES ARRANGEMENTS, 2008.
FAMILY ART, 2009.
À L'OMBRE, 2010.
DE LA SALIVE COMME OXYGÈNE *suivi de* LÉA LAPRAZ *et de*
CE SONT LES AUTRES QUI ME FONT PENSER, 2010.
EN TRAVAUX, 2012.
CUPIDON EST MALADE, 2014.
J'AI BIEN FAIT, 2017.

Chez d'autres éditeurs

LA ROUTE, in 4 PETITES COMÉDIES POUR UNE COMÉDIE,
Lansman, 2004.
ISRAËL-PALESTINE, PORTRAITS, L'Arche Éditeur, 2009.
DOCTEUR CAMISKI OU L'ESPRIT DU SEXE (avec Fabrice
Melquiot), L'Arche Éditeur, 2015.

PAULINE SALES

66 pulsations par minute

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

À Angèle sans qui ce texte ne serait pas

À Juliette toujours

*À Arnaud qui m'a fait le cadeau de me confier
la promotion 28*

*À Alexandre, Cloé, Fabien, Fatou, Flora, Hugo, Noémie,
Romain, Solène, Vinora, mes dix filleuls de théâtre
qui font de moi une marraine comblée*

© 2018, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-553-6

Cette pièce a été écrite par l'auteure pour les jeunes acteurs sortants de la promotion 28 de l'École de la Comédie de Saint-Étienne.

Elle a été créée le 22 mai 2018 au Préau, centre dramatique national de Normandie à Vire, dans une mise en scène d'Arnaud Meunier.

Avec :

ALBA : Flora Souchier

JACQUES : Hugo Guittet

JEANNE : Solène Cizeron

VICKS : Cloé Lastère

ADVIL : Romain Fauroux

SOLANGE : Noémie Pasteger

SAVANAH : Vinora Epp

MAX : Alexandre Paradis

EDMOND : Fabien Coquil

CHANA : Fatou Malsert

Production : Comédie de Saint-Étienne, centre dramatique national / École supérieure d'art dramatique.

En partenariat avec le Préau, centre dramatique national de Normandie à Vire.

PERSONNAGES

ALBA.
JACQUES.
JEANNE.
VICKS .
ADVIL.
SOLANGE.
SAVANAH.
MAX.
EDMOND.
CHANA.

I

Scène 1

ALBA. – Cet été-là, mon passe-temps favori était de décoller la pellicule qui recouvre le monde. Je grattais tout avec l’ongle. Quand on commence, on ne peut plus s’arrêter. J’arrachais ce film transparent qui protège les surfaces fragiles, les écrans d’ordinateur, les smartphones et qui se détache d’un seul coup une fois qu’on a trouvé son extrémité. Peut-être que c’est ça la fin de l’enfance. Sans cette membrane, plus rien n’allait de soi : aimer ses parents, la tarte aux fraises, les vacances. Sans cette cuticule – regardez dans le dictionnaire, toutes les plantes en ont et certains animaux, c’est une barrière de protection –, je me sentais nue et glacée mais très près de la vérité. Avec Jacques c’est devenu un jeu

JACQUES. – On grattait tout avec l’ongle. Pour voir ce qu’on trouve sous l’apparence des choses. Très peu de choses résistent au grattage et conservent leur intégrité. Mamita, notre grand-mère, est née à la Baconnière en 1946. Sa mère l’a mise au monde sans eau et sans électricité. C’est ce qu’elle dit. On n’était pas là pour vérifier. Pas de cuticule pour Mamita. Vingt ans après, ma mère et sa sœur, (*indiquant*

Alba) sa mère, sont nées. La guerre n'était plus qu'un mauvais souvenir. On regardait la télévision, on faisait tourner des machines à laver, on prenait la pilule, on était en pleine révolution sexuelle, le monde devenait à peu près vivable, mais on a préféré attendre encore un peu. Internet, les jeux en réseau, la fibre, Facebook, Instagram et Twitter ; le terrorisme de masse et la planète à bout de ressources, c'était pas optionnel. 2000, nous sommes arrivés, coucou nous voilà. Et depuis, c'est non négociable, on a toujours passé le mois d'août ici, à la Baconnière. On ne marchait pas encore que nos parents avaient décrété que nous étions des cousins inséparables. Cet été-là, on a gratté, soulevé la pellicule qui recouvrait notre amitié et elle est tombée en poussière

ALBA. – Tu l'as aidée un peu

JACQUES. – J'ai donné un coup de pied dedans. Comme on s'amusait à le faire enfants dans les fourmilières. Si elle avait été solide, elle aurait tenu

ALBA. – On en a construit une nouvelle, qui ne se fait pas de cadeau. Sale con

JACQUES. – Vieille pute
Tu as vu ?

ALBA. – J'ai vu

JACQUES. – On est sur la place du village. Si on peut appeler ça un village

ALBA. – Nous on appelle ça un trou

JACQUES. – Comme le trou du cul du monde

ALBA. – On est sur la place du trou. Au centre de son orifice. Comme tous les matins vers midi

JACQUES. – La première heure du jour nous concernant

ALBA. – On n'a pas touché aux brioches-confitures-jus-d'orange posés joliment sur la table de la cuisine

JACQUES. – On s'est jetés sur nos vélos sans dire bonjour ni merde à Mamita et à l'aide-ménagère. On s'est posés sur la place et on a allumé la cigarette qui nous tient lieu de petit-déjeuner équilibré

ALBA. – On ne sait pas pourquoi on est pressés d'arriver vu que rien ne nous attend et qu'habituellement il ne se passe rien

JACQUES. – Mais on est là. On tient notre rôle
Sur la place, il y a des bouseux de notre âge ou à peu près. On ne se regarde pas mais on se voit très bien

ALBA. – Jeanne !

JACQUES. – Putain, elle lui a sauvé la vie

ALBA. – Au péril de la sienne

JACQUES. – Au péril de la sienne

ALBA. – C'est comme ça qu'on dit

JACQUES. – Mais c'est pas possible, elle a pas réfléchi

ALBA. – Non, justement. Elle a agi instinctivement

JACQUES. – Ça s'est passé sous nos yeux

ALBA. – À peine le temps de voir au milieu de la rue la petite fille égarée, affublée d'un serre-tête avec des antennes

JACQUES. – Deux ressorts avec au bout de gros yeux d'insecte globuleux

ALBA. – Ça lui faisait quatre yeux et aucun n'avait vu la voiture arriver

JACQUES. – Jeanne a bondi, soulevé l'enfant dans ses bras comme un trophée

ALBA. – La voiture a pilé sur ses compensées en tissu qui ont porté la marque des pneus

JACQUES. – Il y a eu un cri commun. Comme un pet sorti du trou

ALBA. – Le père s'est précipité. Il était plutôt jeune – pour un adulte dans le coin, le vieillissement des campagnes c'est pas une blague –, les cheveux assez longs, particulièrement grand, en short. Il a récupéré l'enfant, l'a calée sur ses épaules. Il te regardait, Jeanne, comme si tu étais la Sainte Vierge

JEANNE. – C'est mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière... grand-mère

JACQUES. – Ça va ?

JEANNE. – Deux jambes deux bras une tête, le compte y est

ALBA. – Il a voulu payer un verre à Jeanne pour la remercier. Il nous a regardés, les jeunes, sur la place, éparpillés, à se jauger l'air de rien, à peu près tous du même âge

ADVIL. – C'est ce qu'il a dit. « Vous avez à peu près tous le même âge, non ? »

VICKS. – On avait entre quinze et dix-huit ans. Autant dire qu'un océan nous séparait

ALBA. – « Venez, je vous paie un verre. » J'avais envie de gratter son short avec l'ongle. J'aurais trouvé un slip de bain. Et puis j'aurais gratté le slip de bain et je serais tombée sur un sexe blanc recroquevillé, inquiet d'avoir failli perdre sa progéniture. La vie est atrocement prévisible. En dessous de tout, il reste de la viande prête à pourrir dès que le sang n'y circulera plus. Seulement, sous l'enveloppe de Jeanne, sous ses dessous affriolants que Jacques avait déjà eu l'occasion d'espionner, sous ce soutien-gorge pigeonnant en dentelle bon marché, sous le sein gauche exactement, colline de chair devant laquelle Jacques se masturbait et faisait sa prière tous les soirs en pensée, il y avait cet organe qui avait battu plus vite pour sauver sa prochaine

JACQUES. – Il a fait la conversation en solitaire, le père. À côté de lui, il y avait une drôle de fille. « Je

vous présente Solange », il a dit, « elle fait des fouilles avec ma femme. Elle déteste son prénom »

SOLANGE. – Ils ont tous regardé vers moi. Ils ont lancé un coup d’œil au laser vers ma jupe longue, mon chemisier désuet, ma coiffure bizarre. Ma tenue, mon prénom et mon goût pour les fouilles archéologiques, j’ai été reléguée dans le tiroir des premières de la classe qui se démerdent pour côtoyer des adultes même l’été. De toute façon, les filles comme moi, à part attendre que les années passent, on ne savait pas quoi leur souhaiter. À la rentrée, je fais ma première L par correspondance. Mes parents ont cédé quand je leur ai dit que je comprenais très bien qu’on arrive avec une carabine au lycée. Je suis pour un génocide total de la population adolescente. C’est indéniablement la race la plus conne et la plus méchante qu’on puisse trouver sur terre. J’ai serré la petite Alice contre moi en souriant niaisement. Dans quelques centaines d’années, il ne resterait rien d’eux. Si ce n’est des traces de leurs vieux objets à déterrer et à polir à la brosse à dents. Quel soulagement !

JACQUES. – Et puis, elle, Mamita aurait dit « altièr », qui ne souriait jamais et vous regardait droit dans les yeux quand vous croisiez son regard. On la voyait un jour sur deux avaler un sandwich sur la place en feuilletant des magazines d’équitation. Elle était la stagiaire exploitée du centre équestre et non seulement elle ne s’en rendait pas compte mais en plus elle avait l’air d’aimer ça

SAVANAH. – Ce n’est pas que je ne m’intéresse pas aux gens. Je m’intéresse aux gens. De loin. Je n’ai

pas dit que je préférerais les animaux. Je ne suis pas Brigitte Bardot

SOLANGE. – Tu es déjà tombée ?

SAVANAH. – De cheval ? Souvent

SOLANGE. – Ça fait pas mal ?

SAVANAH. – Tu te relèves

JEANNE. – Tu habites pas par ici ?

SAVANAH. – Non j’habite ailleurs

ALBA. – Savanah, c’est original comme prénom. Ça vient d’où ?

SAVANAH. – De la savane
Ce n’est pas que je n’aime pas la conversation. J’aime la conversation. Pour parler de choses qui en vaillent la peine
J’ai sorti de la poche de mon jean une pierre que j’ai tendue à la petite Alice. « Garde-la. Il ne t’arrivera rien »

ALBA. – Le père s’est tourné vers Jacques et moi. « Alors c’est vous les descendants ! » Il a répété ça. Et on a su qu’on nous appelait comme ça depuis longtemps

ADVIL. – On vous appelait les cons aussi

ALBA. – « Je vais régulièrement chez votre grand-mère », il a dit. « Je suis arrivé il y a six mois. Je passe la voir quand elle est seule »

JACQUES. – Les descendants

ALBA. – On imagine un escalier en colimaçon sans fin

VICKS. – Que tu ne prends que dans un seul sens

SAVANAH. – Et pour finir

JEANNE. – À force de descendre à toute allure

VICKS. – Tu te rétames

SAVANAH. – Ça s'appelle « la chute finale »

JACQUES. – Et tu kiffes

ADVIL. – Il allait enseigner dans la nouvelle école qui proposait des méthodes adaptées pour enfants inadaptés et qui ouvrirait à la rentrée

VICKS. – Il a été le premier et le seul adulte à nous prendre en compte. À tenter de communiquer avec nous

ADVIL. – Il a accepté que la plupart d'entre nous ne le regardent pas dans les yeux

VICKS. – Il a accepté les non-réponses à ses questions

JEANNE. – Il est resté plutôt naturel. Pour un adulte s'entend

ADVIL. – Je l'écoutais. Je me rappelle. Sans effort. Ça m'a surpris. Souvent quand on me parle, ça me passe là. Depuis tout-petit c'est comme ça. La parole fait comme un bruit de fond. Ça me gêne pour entendre. Je suis bercé, j'ai envie de bâiller, puis je m'endors. À l'école, ça s'est toujours mal passé. Je voudrais bien entendre mais les profs n'arrêtent pas de parler. Je regarde Vicks. Il me suffit de regarder Vicks pour comprendre où on en est. C'est parce qu'on est nés le même jour, et elle avant moi de deux minutes, même si on dirait pas. Vicks n'a jamais beaucoup grandi des jambes mais pour le reste elle a mis les bouchées doubles. C'est moi le footballeur des deux

VICKS. – Ceux qui prennent Advil pour un con se trompent. Et ils sont nombreux. Et ça finit toujours par se retourner contre eux. Il ne vaut mieux pas provoquer Advil. C'est pour vos dents que je dis ça. Y en a, à notre âge, qui dépensent beaucoup d'argent chez l'orthodontiste. Advil attend toujours le premier jour où vous enlevez vos appareils après des années de souffrance et de mauvaises nuits et il vous offre un beau sourire édenté

ADVIL. – Tu souris et on voit une ligne de mots croisés

VICKS. – On est les enfants du Bon Dieu

ADVIL. – On n'a pas de père

VICKS. – Personne se met mal avec nous

ADVIL. – C'est grâce à notre mère